

« Les Animaux malades de la Peste », « Un Animal dans la Lune »

Une lecture par Yves Le Pestipon

« Les Animaux malades de la Peste » est une des plus célèbres fables de La Fontaine. Elle l'est d'autant plus en temps de coronavirus qu'on cite souvent ce vers : « Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés ». On n'a pas tort : cette fable, nourrie du souvenir de la peste d'Athènes, telle que la raconte Thucydide, et de l'expérience multimillénaire des épidémies, entre en résonance avec ce moment terrible que nous vivons et où nous nous interrogeons sur les actions possibles face au mal. Comment le roi Lion, avec les autres puissances, se comporte-t-il ? Faut-il crier « haro sur le baudet » ?

« Les Animaux malades de la Peste » introduit le second recueil des *Fables*. Le récit, relativement long, est mis en évidence, au tout début d'un ouvrage qui, en 1678, dix ans après le succès des premières fables, poursuit et enrichit l'entreprise de mettre en vers des récits moraux venus, pour la plupart, de la tradition ésopeque. La Fontaine multiplie ses sources, donne plus d'ampleur à ses récits, rend plus diverse son écriture, donne une portée plus considérable à la réflexion politique et morale qu'il entend susciter. « Les Animaux malades de la Peste », avec ses sources qui mêlent Moyen-Âge, Orient, Antiquité, et même actualité du XVII^e siècle, manifeste une première fois ce que sera ce nouveau recueil.

La fable commence par la Peste, non une peste particulière, mais celle que chacun connaît, le plus souvent par mémoire transmise et par cauchemar. Elle ne la nomme qu'à son quatrième vers : « La Peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom ». Ce mal qui « répand la terreur », le « Ciel » l'aurait « inventé pour punir les crimes de la Terre ». Il tue, supprime le désir, l'amour, et jusqu'à la joie : « Plus d'amour, partant plus de joie ».

La joie n'est pas la gaieté et moins encore l'agitation souriante, sympa, qui plaît tant à notre époque. Elle émane de l'être tout entier, esprit et corps, et ouvre au monde. Elle procède naturellement de l'amour, et ne demeure malheureusement pas, quand il disparaît.

Face au désastre, que faire ?

Aucune initiative citoyenne chez les Animaux. Pas plus du côté des tourterelles, qui « se fuyaient », que des loups et des renards, qui ne guettaient plus « la tendre et l'innocente proie ». La terreur inhibe tout le monde. Seuls le Roi et le Conseil paraissent encore capables d'action dans le système politique pas démocratique, ni même républicain, qui organise la société animale : « Le Roi tint conseil, et dit ».

Malgré la Peste, le Roi a encore la capacité de discours, et la capacité de réunir un organe important du système de pouvoir, qui existait au temps de Louis XIV : le Conseil. Le Roi peut parler, être entendu, voir sa parole relayée par des médiations diverses, liées aux puissances qui peuplent le Conseil. La question est alors de savoir quel peut être son plan.

Il s'agit d'abord pour lui de constituer un « nous » : « Je crois que le Ciel a permis/, Pour nos péchés cette infortune ». Ce « nous » est d'emblée présenté comme égalitaire. Loin d'insister sur la hiérarchie, quand il s'adresse au Conseil, le Lion commence son discours par : « Mes chers amis ». Il y a donc entre les différents membres qui constituent le « nous » non seulement égalité mais sympathie, ces deux éléments rendant vraisemblable l'amitié, qui rend elle-même recevable le discours royal.

Le Lion fait naître le « nous » de l'action du Ciel, dont il aurait acquis une connaissance, pas certaine (« je crois »), mais probable, nourrie par son intuition, comme l'atteste la mise en valeur de son « je », qui n'est pas n'importe quel « je » mais le « je » royal. Ce monarque se veut un individu amical assez informé des volontés du Ciel pour disposer d'une vérité probable. Loin de se présenter comme un prophète, ce qui pourrait choquer les membres les moins religieux du Conseil, il serait un intermédiaire prudent (« je crois ») entre le Ciel et les Animaux. En ne choquant ni les plus sceptiques ni les plus religieux, il offre au Conseil la possibilité d'une cohésion politique.

Le Ciel n'est pas pour lui un furieux, qui viserait à « punir ». Le Ciel aurait « permis pour nos péchés cette infortune », et non « un mal qui répand la terreur ». Bienveillant, il voudrait sans doute guérir nos péchés, et favoriser notre salut, mais le Lion reste discret sur ce point : il ne prétend pas passer pour un prédicateur illuminé.

Cet excellent orateur affirme que c'est l'histoire qui l'a instruit des volontés du Ciel : « L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents/, on fait de pareils dévouements ». Ce propos transforme la communauté politique en une classe

d'étudiants normalement studieux. Par savoir quasi scientifique et par intuition, le Lion est donc, non plus un roi, qui pourrait éventuellement répandre la Terreur, mais un professeur qui travaille avec ses étudiants.

Ce professeur est bien intentionné. Il montre l'exemple. Il envisage de se dévouer. Lui-même a commis des péchés. N'a-t-il pas « mangé le Berger » ? Il pourrait se « dévouer », mais Le Renard rappelle que le Berger est de « ces gens-là qui sur les animaux/ Se font un chimérique empire ». Le Tigre, l'Ours « et les autres puissances » approuvent et évitent de faire examiner « leurs moins pardonnables offenses ».

« L'Âne vint son tour et dit »...

L'Âne n'est pas une puissance et il dit naïvement ce qu'il pense. En son langage un peu rustique, il avoue avoir « tondu, en un pré de moines passant, la largeur de sa langue ».

« Un Loup quelque peu clerc prouva par sa harangue

Qu'il fallait dévouer ce maudit animal »...

Le péché de l'Âne serait un « crime abominable » ! De lui viendrait « tout le mal ». L'affaire est entendue : le « on », ce collectif anonyme où plus rien ne se distingue, peut désormais s'exprimer, non par discours, ou même par harangue, mais par cri. « On cria haro sur le Baudet ».

Inutile pour La Fontaine de donner à voir précisément ce que l'on « fit bien voir » à l'Âne. Loin d'être un Victor Hugo détaillant les souffrances des misérables, il passe immédiatement à la très illustre morale.

« Selon que vous serez puissant ou misérable,

Les jugements de Cour vous rendront blanc ou noir ».

On réduit parfois la fable à ces deux vers, que l'on glose ainsi : les pauvres gens sont victimes de l'injustice collective des puissants. Ramener le texte entier à une indignation, quelque justifiée qu'elle soit, fait cependant oublier la Peste, et, face à elle, le récit de la remarquable manœuvre politique du Lion et des puissances.

Peut-on penser que la mort de l'Âne a supprimé la Peste ? La Fontaine n'invite pas à croire qu'un sacrifice a rendu la joie aux tourterelles. Rien n'indique dans sa fable que le Lion et « les autres puissances » ont cru sauver les animaux en faisant tuer un âne. Face au mal, ils ont désiré d'un désir plus fort que le désir

amoureux et le désir de meurtre, se constituer en Roi, en Conseil ou en Cour, et durer ainsi. L'Âne n'a pas été sacrifié pour que la Peste disparaisse, mais pour que se maintienne aussi longtemps que possible le système de domination.

Le titre de la dernière fable du premier livre du second recueil contient le mot animal : « Un animal dans la lune » conte l'étonnante histoire d'une erreur scientifique qui aurait failli se produire en Angleterre, sans l'intervention de Charles II, protecteur, dès 1662, de la Royal Society, et créateur de l'Observatoire royal en 1675.

La fable conte qu'on avait cru voir, par une lunette, un animal dans la lune. Dès lors chacun « de crier merveille » : « il était arrivé là-haut un changement/ Qui présageait sans doute un grand événement/. Savait-on si la guerre entre tant de puissances/ N'en était point l'effet » ? L'apparition du monstre entraîne une prolifération des paroles. Chacun se met à croire aux présages. On oublie la politique internationale réelle pour chercher des causes merveilleuses... S'opère, en temps de science, un retour aux croyances, comme les présages, mais Charles II n'y cède pas, et ne les emploie pas. En suivant la devise de la Royal Society, - *in nullius verba* – il fait une expérience sans s'en remettre aux paroles d'autrui. Il regarde par la lunette. Il y aperçoit une « Souris cachée entre les verres ». « On en rit ». Ce rire partagé avec chacun détruit les paroles proliférantes.

« O peuple heureux, quand la paix viendra-t-elle

Nous rendre comme vous tout entiers aux beaux-arts » ?

La Fontaine, depuis le pays d'un roi qui aime la guerre, relaie la voix d'une interrogation possible des français.

Charles II « favorise en roi les hautes connaissances ». Il n'emploie pas un mélange de croyances, de rhétorique, de jeux de puissances et d'institutions pour maintenir et renforcer son pouvoir malgré le mal et sans doute grâce au mal. Ce roi d'Angleterre, ami des Sciences et des Beaux-Arts, incarne une figure opposée à celle du roi Lion, dont les lecteurs français peuvent craindre qu'elle ne ressemble à Louis XIV.

« Favoriser en roi les hautes connaissances » suffirait-il pour supprimer la Peste ? La Fontaine n'est pas de ces scientifiques qui croient qu'avec la science

seulement on triomphe du mal, mais il oppose par une double image une politique à une autre : celle qui vise à utiliser une terreur pour maintenir et éventuellement renforcer un système de domination grâce au recours au religieux, à la rhétorique, à des collaborations intéressées et au désir d'être ensemble en un cri commun; celle qui, sans rien garantir, tente par expérience d'employer les instruments de la science (une lunette) pour réduire les erreurs, et goûter même avec chacun le plaisir d'en rire. Le rire partagé s'oppose au cri commun, « on en rit » à « on cria ». Cette autre politique ne garantit aucun salut, mais elle évite au moins la mort de l'Âne. Il est compréhensible que « nous », d'un « nous » qui n'est pas l'effet d'une manipulation, nous désirions sa mise à œuvre. Mais quand ?

Quelles leçons pour notre temps ?

Le sacrifice d'un innocent ne supprimera pas le mal.

Les unanimités sont dangereuses quand on sent trop qu'elles servent le maître.

Il faut favoriser « les hautes connaissances », et aimer partager la joie de rire quand apparaît la vérité.

Relire toujours La Fontaine.

Voilà à quoi peut s'appliquer, modestement, par temps de Covid 19, une Académie des Sciences et des Lettres.